

consulter ce cheick Abd-el-Moati, dont toutes les paroles étaient regardées comme autant d'oracles. Le saint est mort à 60 ans, après avoir passé une trentaine d'années dans la sanctification la plus parfaite, au dire des musulmans eux-mêmes. Son costume consistait en un sac ficelé au cou et sous les bras, car jamais, disent les Arabes, on n'a pu voir la peau de sa poitrine. Une ceinture de coquillage lui ceignait les reins par-dessus la tunique. Il portait une longue barbe blanche, mais sale et dégoutante. Les musulmans, qui venaient souvent le visiter, disent que ce vieillard parlait toutes les langues, le latin entre autres, mais que personne ne pouvait le comprendre quand il était dans son état de voyant.

* *

Ce qui explique beaucoup, c'est que ce vieux, comme tous ses semblables, fumait force pipes de hachich. Plusieurs fois dans mes promenades, je me suis arrêté pour regarder ce fou, prononçant des paroles incohérentes aux grenouilles de la mare, car ses auditeurs fatigués s'étaient retirés à l'écart. J'entendais très distinctement ses soupirs entrecoupés, sa bouche écumante ne pouvant plus articuler. Ce vieillard, si modeste en apparence, qui n'a jamais voulu permettre un regard profane sur sa poitrine, passait la plus grande partie de son temps dans les maisons suspectes, où il était toujours accueilli comme un envoyé de Mahomet. Depuis plusieurs années il habitait le quartier dit Samanoud, à l'est de Tantah, en dehors de la ville près du chemin de fer de Damiette. Il avait construit en roseaux, en nattes et avec de vieilles couvertures, deux petites cabanes pour lui, son domestique, son mulet. Possédant une monture, il parcourait souvent les villages. Depuis longtemps sa vieillesse et ses nombreuses infirmités le retenaient dans sa case; il était tout courbé et ne pouvait plus marcher. On lui apportait tout ce qui était nécessaire à sa subsistance; on dit même que son mulet ne vivait que de pain et de pâtisseries arabes, fournies par les habitués de Tantah.

* *

A la mort d'Abd-el-Moati, la ville entière de Saïd se remue, la foule se presse dans les rues qui conduisent à la grande mosquée, on accourt de tous côtés sur les bruits qui circulent que le cheick après sa mort a étendu les bras comme un oiseau pour voler vers le ciel, que son cercueil s'est soulevé de terre, que les fidèles, pour le retenir parmi eux, ont été obligés de le lier avec des cordes, impuissantes, elles aussi, à retenir le corps du saint; en effet, le coffre renfermant les précieux restes s'est élevé dans les airs et a parcouru une longue distance pour venir de lui-même se poser sur un caveau où le vénéré défunt avait sans doute choisi sa dernière demeure. Le peuple simple avale tout cela comme un verre d'eau. Désormais la sainteté du cheick Abd-el-Moati est un fait reçu. Il est passé au nombre des saints musulmans; lui aussi aura son tombeau magnifique où viendront les pieux fidèles du prophète, se recommander à ses prières et recevoir ses bénédictions. Il est enterré dans le caveau d'un des plus riches marchands fruitiers de Tantah qui, lui surtout, aura une part plus grande dans les bénédictions du cheick. Pauvres gens!... prions pour eux!

* *

Trois jours après la mort du célèbre Cheick, je suis allé prendre le croquis de sa cabane. Une tente était dressée à quelques pas, où les prières d'usage se faisaient d'un ton vraiment assourdissant. En face de la première cabane s'élevait un poteau auquel étaient suspendues deux lampes. Deux étendards de la mosquée restés de la veille étaient encore appuyés contre la hutte vénérée. Ce lieu était alors presque désert, tandis que, du vivant de notre héros, les échos reportaient sa voix bien loin, et une foule de monde, de femmes surtout, stationnait aux alentours, attendant avec impatience l'audience du saint. En ce jour, seule une femme, sans inquiéter des passants, était occupée à pétrir des galettes, l'unique pain du pauvre fellah; son gain va bien diminuer.

Nul doute que le Cheick Abd-el-Moati aura son tombeau comme tous les santons des villages et qu'il égalera en vénération celui du Cheick Mohammed Rifai dont je veux vous parler maintenant.

A dix minutes de la mission se trouve près du petit village de Haffah un tombeau de saint musulman aussi très renommé et très-vénéré par les habitants du village. Ceux-ci ont encore le bonheur de posséder au milieu d'eux le fils et un frère du saint. Inutile de vous dire toute la vénération dont ils les entourent. Ils continuent pour ainsi dire la mission du derviche.

* *

L'an dernier, le feu allumé par la colère du santou ou d'un de ses parents brûlait deux maisons parce que les propriétaires n'avaient pas voulu donner l'aumône annuelle pour le saint. Le village entier était devenu furieux contre ces derniers obligés de s'exécuter après avoir vu leurs maisons consumées par les flammes.

A la fête du santou un mouvement général se produit dans l'endroit. Tous les habitants accourent en procession au tombeau du saint; les étendards verts, surmontés du croissant, sont déployés et nombreux; les tambours et les tambourins arabes font une musique infernale; les femmes en signe de joie poussent leurs zagarits, cris joyeux mais surtout perçants, et qui sont redoublés à chaque instant.

La cérémonie est parfois assez longue, car on parle au défunt. La foule s'assied par terre autour du tombeau et finit enfin par retourner au village. Une demi-heure après, tout rentre dans le calme habituel.

* *

Hélas! quand sera-t-il permis de mettre fin à ces pratiques sacrilèges et de faire régner sur cette terre où le mahométisme a plongé de si profondes racines, le divin Maître des âmes, N.-S. Jésus-Christ!

S'IL PLAÎT A DIEU

Un jour, il y a un peu longtemps de cela, c'était en 187... j'étais à Marseille, me promenant sur le port de la Joliette, admirant l'eau bleue et claire de la Méditerranée, découvrant dans le lointain le récif d'If avec son théâtre et sa tour, rendu fameux par le grand conteur Alexandre Dumas! Je pensais à l'abbé Faria, à Edmond Dantès, je me demandais comment il avait pu faire ce fameux plongeon. Plongé dans mes souvenirs je ne m'apercevais pas tout d'abord que je n'étais pas seul: enfin, un vieillard en costume de marin était à mon côté.

— Bonjour, monsieur, lui dis-je; la mer est bien belle quand on la voit aussi calme et tranquille!

— Vous croyez que la mer n'est pas dangereuse parqué vous la voyez calmée. Né vous y fiez pas. Trouné l'air! yuand zé mé rappélé cé qui est arrivé au capitaine Thomas-Sans-Peur, j'en ai la çaire dé poulé. Figurez-vous, zune homme, un zour de m'i, comme auzourd'hui, beau soleil, pas un nuaze au ciel! la mer! comme le cœur d'une zeune fillé! pure et calme; on voyait le sâ-teau d'If mié qu'auxourd'hui! on aurait pu voir Edmond Dantès s'il eût osé sauter en plein zour! (Tiens, tiens, me dis-je; fiez-vous donc aux apparences, le bonhomme aura lu *Monte-Christo* entre deux courses! Ces vieux lous pratiquent le roman, malgré la réalité, plus réelle que la nôtre, de leur existence entre le ciel et l'eau.)

Vous connaissez Edmond Dantès? (Je n'osais dire ni non ni oui! Un regard de pitié fut décoché à votre serviteur!) C'était un fier matelot du temps de Napoléon-le-Grand! (Mon homme ôta sa chique et salua, moi aussi; sans doute c'était un vieux de la vieille!) Donc, zé disais zune homme, que la mer était bellé et calmé, le ciel puré, pas lé plus petite nuage! La veillé de cé beau zour, le capitaine Thomas-Sans-Peur m'avait dit qu'il partait lé lendemain, qu'il venté, qu'il grélé qu'il tonné, oui, vieux matelot, zé partirai démain! — *S'il plaît à Dieu*, capitaine, lui dis-je. — Qu'il plaise à Dieu, qu'il ne lui plaise pas, zé m'en moqué, zé partirai démain! Et ce lendemain ce beau zour que zé vous ai dit, comme auzord'hui, bagasse! plus beau même, fallait voir la *Mésuline* fraîché et coquetté, touté pavoisé, sé balançant gracieusement dans lé port. Le capitaine Thomas avait dit qu'il partait à midi: à midi moins cinque le capitaine Thomas donne l'ordre d'appareiller. Au moment où le

second siffait l'ordre de virer au cabestant, paf! un coup de tonnerre éclatte aussi sec que l'air pur et le ciel sans nuage, et frappe le mât de la *Mésuline* qu'il réduit en allumettes. — Eh bien! capitaine Thomas, lui dis-je, tu pars tout de même?

— Eh! non..... tu vois bien que le bon Dieu ne veut pas!!

SAUVÉE PAR UN SERPENT

C'EST du comté de Brevard, en Floride, que nous vient l'histoire suivante qui a tout l'air d'un conte, dont le but serait de réhabiliter le serpent, que l'on a tant méprisé depuis le jour où il joua un si vilain tour à notre mère Eve. Et cependant, M. John Lennard, un homme des plus considérés du comté de Brevard, se porte garant de la vérité de cette étrange histoire.

A côté de la maison de M. Lennard habite une famille du nom de Beld. n. Or, les époux Belden ont une fille de douze ans, qui avait apprivoisé un gros serpent à sonnettes et, quand l'enfant l'appelait, le serpent sautait sur ses genoux et s'y installait commodément, comme ferait un chat ou un chien gâté. Le reptile paraissait avoir une véritable passion pour la petite fille, et se laissait caresser, enrouler ou dérouler par elle suivant son caprice, sans jamais montrer le moindre signe de mauvaise humeur.

Ces jours derniers, l'enfant jouait avec le serpent dans un petit bosquet, voisin de la maison de ses parents. Un nègre, ayant aperçu la petite fille toute seule dans le bosquet et la croyant sans défense, s'est approché d'elle à pas de loup, l'a prise



dans ses bras et l'emportait dans quelque fourré pour l'outrager, lui mettant la main sur la bouche pour l'empêcher d'appeler au secours. Mais alors le serpent, sortant des plis de la jupe de l'enfant a rampé sur le bras de l'odieuse nègre; puis, poussant un sifflement sinistre, le reptile a piqué le misérable à la gorge. Le nègre, effrayé, a laissé tomber la petite fille, et saisissant le serpent à pleine main, lui a écrasé la tête contre un tronc d'arbre.

La petite fille s'est sauvée en appelant au secours et le nègre avait à peine fait quelques pas qu'il tombait étourdi sous l'action du venin et mourait quelques instants après dans des souffrances atroces.

CONNAISSANCES UTILES

Omelette aux confitures d'oranges et de carottes. — Faites bien cuire dans un petit sirop de sucre une orange et deux carottes coupées en lanières fines; puis battez cela dans les œufs dont vous disposez pour faire votre omelette, que vous terminerez comme une omelette habituelle, arrosez de rhum, sucrez et servez en mettant le feu.

Contre le froid aux pieds. — Il paraît que les Russes tiennent leurs pieds à l'abri du froid en les enveloppant d'un grand morceau de papier interposé entre les chaussettes et la bottine. Il paraît même qu'à Saint-Petersbourg les grandes dames en agissent de même, et que non seulement elles enveloppent de papier leurs petits pieds, mais encore leurs jambes. L'explication du fait serait dans l'imperméabilité du papier par le froid. Quoiqu'il en soit, l'essai ne ruinera personne et on a tout le temps d'y procéder. Avis aux frileux!